



HAL
open science

Une génération historique : les jeunes retraités.

Monique Haicault

► **To cite this version:**

Monique Haicault. Une génération historique : les jeunes retraités.. Marie Blanche Tahon et André Tremblaye. *Génération*. , Editions Nota Bene, pp.141-154, 2005, 2-89518-194-2. halshs-01539003

HAL Id: halshs-01539003

<https://shs.hal.science/halshs-01539003v1>

Submitted on 19 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE GÉNÉRATION HISTORIQUE : LES JEUNES RETRAITÉS

Monique Haicault

Ce texte vise à présenter les traits spécifiques d'une génération nommée «les jeunes retraités», caractéristique des démocraties occidentales. Je la considère comme une génération historique, car elle a été constitutive de l'histoire des mouvements sociaux et de la pensée qui ont façonné ces sociétés (en particulier la société française qui est mon terrain d'observation) durant les Trente Glorieuses. Génération typique de la société salariale, elle s'est construite sur le paradigme du travail et de l'épargne. En prenant appui sur quelques travaux, dont les miens et particulièrement sur une recherche récente sur la mobilité urbaine et les modes de vie de jeunes retraités (Haicault et Mazzella, 1997), je développerai trois points.

Le premier point consiste à dégager les traits sociologiques qui identifient la singularité de cette génération, non assimilable à la catégorie démographique et globalisante de «personnes âgées». Amalgame fréquent en France tant dans les statistiques que dans les discours, il renvoie à une «doxa des âges», c'est-à-dire à des représentations, des imaginaires, des formes-pensées socialement construits et persistants. La doxa des âges de la vie, leurs valorisations et dévalorisations respectives, leurs bornes et leur durée légitimée tiennent peu compte des nouvelles caractéristiques concrètes des classes d'âge et de leur variabilité sexuée au sein des sociétés occidentales dynamiques. Les définitions du temps se sont toujours faites en rapport à l'individu de sexe masculin et à sa vision

du monde. Pensés par les hommes, le temps, les âges, les bornes sociales temporelles de toute société sont construits à partir d'une conception masculine du monde. Fondée sur leur seule expérience sociale, elle est généralisée à tous au nom d'un universalisme quelque peu hégémonique. Alors que, aujourd'hui dans les pays occidentaux industrialisés, une femme de 60 ans a une espérance de vie de 24 ans en moyenne et un homme du même âge en a une de 16 ou 18, on continue de penser les étapes temporelles de l'existence humaine en tenant peu compte de ces transformations biologiques et sociales et d'apposer l'étiquette « personnes âgées » à tous ceux qui ont plus de 60 ans.

Dans le deuxième point, il sera question du rapport à l'espace des hommes et des femmes en tant que bon analyseur des changements dans les modes de vie entre générations au-dedans comme au-dehors. Les pratiques de mobilité circulante en milieu urbain permettent en effet de conforter la thèse proposée de la spécificité de cette génération et de la place phare tenue par les femmes dans les changements, confortant au passage une hypothèse tenue pour forte, soit l'hétérogénéité grandissante des femmes entre elles.

Dans le troisième point, j'aborderai le rapport différentiel des sexes à l'espace, à sa production, à son organisation, à ses usages, qui est rarement pris en compte par les aménageurs. Si la sociologie urbaine française s'y intéresse peu, elle abandonne ce champ de recherche au courant de la sociologie des rapports sociaux de sexe, lui-même davantage centré en France sur le travail, le pouvoir et la politique, si bien qu'on sait encore peu de choses sur la ville des classes d'âge, leurs pratiques effectives et leurs interrelations, leur place dans la vie en commun de la cité. Pour avancer dans cette direction, je dresserai quelques portraits de femmes et d'hommes de la génération des jeunes retraités, comme autant de figures sociologiques que la recherche a permis de dégager, mais qui pourraient bien déborder son cadre pour annoncer des transformations en cours dans les rapports de génération, ce que j'évoquerai dans un dernier point.

LES JEUNES RETRAITÉS : UNE GÉNÉRATION CARREFOUR

La génération de retraités considérée rassemble les femmes et les hommes nés entre 1928 et 1938. En France, ils représentent environ 9 millions de personnes, mais leur estimation précise est délicate puisqu'ils sont mêlés à la totalité des plus de 60 ans, qui représentent 20% de la population française, soit 11 millions de personnes. Le flux annuel des nouveaux retraités oscille actuellement entre 500 000 et 600 000 personnes par an, flux très supérieur à celui de l'insertion des jeunes dans des emplois stables. Il s'agit bien d'une catégorie sociale considérable qui tend à occuper une position phare, pour plusieurs raisons.

Les chiffres manquent pour avancer vers une meilleure connaissance de la situation de cette génération au regard de celles qui l'entourent. Ainsi, on ignore combien de grands-mères et de grands-pères sont encore vivants dans cette tranche d'âge, ou combien d'enfants, à différents âges, ont encore leurs grands-parents du côté paternel ou maternel.

Les femmes et les hommes de cette génération ont vécu, produit, transformé, accompagné la société industrielle qui, sortant du long conflit qui a ravagé l'Europe au milieu du xx^e siècle, a fait basculer les démocraties occidentales vers la modernité. Ayant vécu leur prime enfance dans l'avant-guerre (un autre âge), connu la guerre, inscrit leur vie professionnelle et amoureuse d'adultes dans la montée économique, sociale et politique de l'après-guerre, ils sont devenus inactifs, avec des années d'aisance et de non-activité devant eux, dans une société du chômage et de sans domicile fixe, eux qui ont passé leur temps à économiser pour assurer gîte et couvert. En porte à faux sur tous les plans avec les générations qui les suivent comme avec celles qui les précèdent immédiatement, ils se font renvoyer une image qui n'est pas toujours flatteuse.

L'entrée massive des deux sexes dans l'instruction et la formation a garanti un très faible taux d'analphabétisme. La scolarisation généralisée a développé chez tous et plus encore chez les femmes un puissant goût pour apprendre qu'on retrouvera dans les pratiques à l'heure de la retraite. Beaucoup plus diplômée que ses aînées, cette classe d'âge a vu s'ouvrir progressivement tous les types de formation tout au long de sa vie active. Les femmes s'y sont engouffrées.

Autre trait majeur et unique, le plein emploi. Génération de l'État providence, elle s'est insérée dans des milieux socioprofessionnels divers qui ont porté la France des Trente Glorieuses. La sécurité d'emploi de ce « salariat de confiance » s'est appuyée sur un imaginaire et une éthique du travail, de la récompense (le mérite) et de la vie en général. Ces valeurs, en partie élaborées par cette génération, l'éloignent aujourd'hui de ceux « qui ne travaillent pas » et qui reçoivent malgré tout des aides en tout genre, ce qui peut expliquer certains de ses comportements électoraux.

Les hommes ont connu l'âge d'or du syndicalisme (français) combatif et puissant, qui leur a valu des carrières ascensionnelles stables et pratiquement sans faille, garantissant à beaucoup d'être cadres à la retraite, même s'ils n'avaient qu'un simple brevet professionnel au départ. Les femmes ont rattrapé les taux d'activité qu'elles avaient atteints avant la Première Guerre mondiale, affirmant au-dehors comme au-dedans leur droit au travail et au salaire en dépit des règles de la division sexuelle du travail qui s'est recomposée au fur et à mesure de leurs avancées. Elles ont pénétré des branches économiques nouvelles. Plus diplômées (qualifications professionnelles, émergence lente mais certaine de femmes cadres), elles se sont installées visiblement dans les métiers d'un nouveau secteur économique hétérogène, soit le secteur tertiaire qui ne cessera de se développer et de les utiliser. Enfin, elles ont investi la fonction publique bénéficiant de ses avantages et de son image. La salarisation croissante des femmes s'est accompagnée de l'obtention de droits nouveaux : droit de vote, libre disposition du salaire, liberté de vendre, d'acheter et de gérer des biens immobiliers en toute autonomie. Surtout, les droits sur leur propre corps et pour les moyens d'une sexualité non reproductive ont marqué un tournant décisif dans l'histoire des femmes ; beaucoup d'entre elles ont lutté pour les acquérir.

Le cycle de vie de cette génération, relativement stable, a été pris comme référence par les grands organismes pour établir leurs chiffres, leurs programmes de développement. La notion de « cycle de vie », ancrée dans la stabilité des trajectoires socioprofessionnelles masculines, a servi alors de modèle applicable à tous, selon un mode de penser universaliste et transhistorique caractéristique des formes de penser dominantes du milieu du siècle en France notamment. La sociologie du travail véhicule

encore parfois une nostalgie de l'âge d'or d'un salariat de confiance connu pourtant de cette seule génération, qui a pour effet de rendre aveugle aux changements.

Les revenus de la génération des jeunes retraités sont en relation avec leurs modalités d'inscription dans l'appareil productif : revenus confortables bien qu'inégaux, radicalement supérieurs à ceux de leurs parents qui, avant la guerre, étaient encore nombreux à être agriculteurs ou artisans, comme à ceux de bien des personnes actives aujourd'hui. Les hommes, qui ont toujours eu des salaires supérieurs à ceux des femmes, bénéficient de confortables pensions de retraite, surtout ceux qui sont restés en couple, à quoi s'ajoutent parfois la pension de l'épouse et assez souvent un patrimoine en épargne et en immobilier non négligeable (un tiers du patrimoine français est entre les mains des plus de 65 ans). Bref, c'est une génération qui, si elle a construit la société salariale de l'après-guerre, en bénéficie largement aujourd'hui.

Sur le plan matrimonial, les jeunes retraités vivent encore très souvent en couple. Ils représentent le tiers des 7 millions de ménages français dont un membre a atteint 60 ans. Vivre en couple de même milieu social et culturel est donc un autre des traits caractéristiques de cette génération. La diversité ethnique et culturelle concernera leurs enfants mais surtout leurs petits-enfants. Les lois sur le divorce, qui ont permis à de nombreuses femmes de le demander à partir du milieu des années 1960, ont marqué qu'on le veuille ou non une transformation radicale de la dépendance économique des femmes. À la suite des divorces, les remariages ont été nombreux, mais les hommes veufs ou divorcés se sont remariés deux fois plus que les femmes seules. L'écart d'âge entre conjoints, tradition héritée des générations plus âgées, s'apparente dans les relations de couple aux écarts de mentalité entre générations ; les effets se répercutent dans les tensions internes au couple.

Génération de l'automobile, de l'urbanisation intensive et de l'aménagement du territoire, elle est aussi celle du développement des transports urbains et collectifs. La possession d'une voiture, indicateur majeur et quasi historique de l'autonomie conjugale et circulatoire urbaine, différencie les hommes et les femmes, mais surtout les femmes entre elles. Celles qui ont plus de 70 ans ont eu moins souvent le permis,

la permission et la possession d'une voiture, même chez les anciennes actives. La majorité des hommes, par contre, possèdent une voiture et s'en servent, surtout ceux qui vivent en couple. L'automobile a augmenté les capacités d'autonomie des femmes et affiné leur maîtrise de l'espace urbain, tournant pris dans les pratiques urbaines au cours des années 1960 en France. Le droit à la ville s'est démocratisé grâce aux transports collectifs; ceux-ci, toutefois, ont été pensés uniquement pour un acteur urbain masculin pris dans les seuls déplacements domicile-travail. En ignorant le caractère sexué des temps sociaux et leurs imbrications aux espaces diversifiés d'activité à temporalités variées, on a ignoré l'expérience sociale des femmes sur qui repose encore la charge des tâches domestiques et de la vie familiale (Haicault, 2000).

LA MOBILITÉ URBAINE AU CŒUR DES CHANGEMENTS ENTRE GÉNÉRATIONS

Si la génération des jeunes retraités est celle du phénomène urbain et des transports collectifs terrestres et aériens, elle est aussi celle de la mobilité. Les espaces du territoire comme les espaces urbains ont été appropriés, civilisés, socialisés, durant cette période. Absentes certes des plans d'aménagements, les femmes paraissent cependant les vraies bénéficiaires de la démocratisation des villes.

Il s'agit là, pour les femmes, d'une conquête citoyenne adossée à une autonomie et à une ouverture sur les pratiques autres que domestiques. Les femmes de la société salariale ne sont plus comme l'ont été leurs mères les exclues silencieuses de l'agora qui ne sortaient en ville, pour les plus urbaines d'entre elles, qu'à de rares heures et le plus souvent accompagnées d'un enfant ou d'un parent, les autres restant au quartier.

Le nouveau droit à la ville en partie conquis par les femmes en mouvement des années 1970 contribue à effacer la coupure privé/public tellement marquée dans les villes du pourtour de la Méditerranée ou dans celles de l'Europe d'hier, même si c'était d'une autre manière. Les femmes se sont mises en mouvement, circulant dans et hors quartiers, fréquentant à leur guise le centre-ville. Leur intense mobilité, en voiture ou en bus,

nourrit une urbanité faite de liens sociaux que donne à voir l'intense bénévolat associatif. La mobilité des femmes en tout temps et en tout lieu inscrit la dimension politique de l'espace public dans la matérialité de la cité. Les femmes de cette génération osent entrer seules dans un café ou un restaurant; les temporalités urbaines demeurent toutefois bien sexuées. Les rues se vident des piétons rapidement en fin d'après-midi, laissant alors la ville aux hommes, aux jeunes ou à des couples.

La recherche a permis de contredire la thèse de la captivité des personnes âgées dans le quartier et du vieillissement inéluctable des centres-villes, celle aussi de l'enfermement spatial et temporel des femmes seules, fixées au domicile, un comportement qui serait, selon cette thèse, moins fréquent chez les hommes du même âge. La comparaison entre classes d'âge au sein de la catégorie personnes âgées et l'observation fine des pratiques entre les sexes ont nuancé ces images. Pour les hommes comme pour les femmes, les motifs de sortie ne sont plus obligatoirement liés aux nécessités domestiques; ils n'ont pas toujours à être justifiés.

Un nouveau motif de sortie en ville concerne l'entretien du corps, son apparence mais surtout sa santé. Aller chez le coiffeur était le seul soin que les hommes et les femmes d'hier s'accordaient, ceux d'aujourd'hui y ajoutent d'autres occasions de faire un déplacement régulier vers la ville ou en dehors du quartier, alliées à d'autres motifs personnels.

Si la plupart des jeunes retraités affichent ainsi un nouveau rapport au corps, les différences entre les sexes soulignent à leur manière une autre conquête des femmes de cette fin de siècle dans les sociétés occidentales. Les hommes vieillissant pratiquent encore souvent des sports de compétition ou à plusieurs, ou encore des activités de mise en forme en salle. Les femmes pratiquent peu de sports collectifs à ces âges mais elles sont par contre plus souvent attirées par les activités en petits groupes, en salle et entre femmes, comme la gymnastique volontaire, le stretching, la danse, le yoga, la piscine, ou bien des activités mixtes de plein air, comme la marche et le ski de fond. Le rapport au corps et au groupe différencie donc les hommes, pour qui le groupe demeurerait un lieu de compétition physique, des femmes, qui voient dans ce groupe l'occasion de la rencontre, du mouvement corporel et du bavardage.

Les femmes de cette génération ont conquis l'appropriation de leur corps, son autonomie, sa santé, sa forme. Plus attentives que les hommes à la santé, elles font le succès des revues spécialisées, des magasins de santé, régimes et alimentation biologiques, et constituent le public fidèle des conférences sur les nouvelles thérapies douces. Elles prennent aussi très souvent en charge la santé de leur conjoint ou de leur ami, sous forme de soins à tonalité affective ou de tâches plus invisibles comme l'achat de produits de santé, l'attention aux petits ennuis, la vigilance et le rappel des médicaments à prendre. La coupure entre les âges distingue les femmes jeunes retraitées de leurs mères qui se souciaient peu de leur corps, sauf en cas de maladie, et demeurent encore aujourd'hui éloignées des nouveaux savoirs sur la santé et la guérison.

DES FORMES URBAINES DE MOBILITÉ VARIABLES SELON LE SEXE ET LE DEGRÉ DE CULTURE

Le territoire dans lequel circulent les jeunes retraités dessine des formes dans l'espace urbain qui sont plus ou moins ouvertes et intensément parcourues. Les formes urbaines dessinées par les pratiques de déplacement sont plus larges chez les hommes et chez les retraités des deux sexes les plus cultivés. Cela tient certes aux anciennes habitudes de mobilité urbaine de ces catégories, avantagées par une utilisation élargie de l'automobile, par une grande variété d'activités adossées à un bon capital social au-delà de la famille.

Les hommes aiment traverser l'espace sans s'arrêter, effectuer des déplacements fréquents entre les quartiers ou loin de la ville. Ce sont eux qui tiennent le volant dans les couples, qui aiment le métro, la marche à pied en ville et la promenade solitaire. Des femmes hier encore actives prennent seules leur voiture, pour un oui ou pour un non, effectuant de petits parcours, n'hésitant pas à affronter la circulation du centre-ville, les moins fortunées prenant le bus, mais toutes répugnent à prendre le métro ou à se balader, seules et sans but, à pied dans les rues.

L'autonomie constitue le noyau symbolique invisible de presque toutes les pratiques de déplacement des femmes; leurs mères étaient plus enracinées, plus timorées, plus dépendantes. La plurimobilité

féminine renforce nos thèses concernant l'hétérogénéité des femmes entre générations selon leur activité antérieure, mais surtout selon leur degré d'instruction; celui-ci demeure un facteur très puissant de différenciation au sein du groupe social des femmes. Si elles ont bousculé les limites invisiblement sexuées de l'espace urbain par leur mobilité et leurs déplacements au-delà du quartier, en revanche, dans l'espace de la maison, les habitudes domestiques résistent davantage. Installées de longue date dans des relations de dépendance entre conjoints, ces habitudes changent peu. Ce fait est avéré par des études québécoises et suisses.

S'établit pour les jeunes retraités un rapport au temps contradictoire et fluctuant. Le temps perdant de sa densité, de sa flexibilité, est davantage intériorisé, car il dépend moins qu'hier et de moins en moins de contraintes temporelles extérieures. On remplit le temps devenu « libre » par une ritualisation du mode de vie apparentée à celle des personnes plus âgées. Freiner l'écoulement du temps par la répétition donne ainsi l'illusion de l'immuable, en dépit du sentiment de la mort, ressenti par beaucoup, davantage par ceux qui s'engagent dans une démarche spirituelle. Si, pour certains, la cité représente toujours le point nodal de la sociabilité, pour d'autres la sociabilité se vit ailleurs, dans la maison secondaire, à la mer ou à la montagne, avec parfois de nouveaux amis.

Ainsi, si l'espace s'agrandit, le temps, quant à lui, fuit et s'amenuise. Il se durcit surtout pour les femmes qui en avaient fait une matière poreuse, flexible, élastique tout au long de leur triple vie de salariée, de travailleuse domestique et de mère. Leur prise de conscience plus aiguë des changements en témoigne, ainsi que, peut-être, leur nouvelle frénésie pour les voyages qui conjure le temps qui passe et stigmatise ainsi une génération de personnes mobiles.

À partir des formes spatio-temporelles dessinées par les territoires effectivement parcourus, on a pu faire correspondre des figures sociologiques de retraités, redonnant ainsi de la chair à l'abstraction des formes. Elles aident à mieux comprendre les particularités de la génération étudiée, ses points communs comme sa diversité. Quatre figures sociales et sexuées émergent :

Les enracinés dans le quartier. Ce sont des hommes et des femmes qui circulent peu hors de leur quartier tout en sortant souvent de chez eux.

Sans être vraiment captifs, ils n'ont pas découvert de nouvelles activités avec la mise à la retraite. Pratiquant régulièrement les jeux collectifs (loto, cartes) dans les maisons des associations de quartier, ils vivent ainsi une vie sociale un peu répétitive mais amicale au sein de petits groupes d'anciens. Leur degré de culture relativement limité correspond à leurs emplois et à leurs revenus. Souvent veufs ou séparés, ils circulent à pied, en bus ou en métro. Leurs liens familiaux se calquent sur les modèles dominants des relations familiales si bien qu'ils sont soit très dépendants de leurs enfants ou de leurs parents âgés, soit au contraire fâchés avec les uns ou les autres, parfois avec tous.

Le *flâneur* qui, de longue date, a ses habitudes en ville et continue d'explorer en solitaire îlots, traverses, passages, animant à sa manière l'espace public, car il lui arrive de s'attarder dans un café de son choix pour un moment d'échange avec d'autres. Les femmes flâneuses sont plus rares. La « femme seule » pourrait bien faire figure de pendant du flâneur, mais elle est davantage repliée sur son quartier, sa rue, son gîte. Pour conjurer sa tendance à ressasser son passé et ses malheurs de santé qui lui valent de fréquents séjours à l'hôpital, elle passe ses après-midi dans les maisons de quartier à jouer aux cartes, bon prétexte pour s'habiller et se soigner. Elle est toutefois encore assez rare dans la tranche d'âge des jeunes retraités.

Les *hommes citoyens-circulants*. Ce sont des hommes en couple, bien mariés, cultivés, anciens cadres, qui circulent en voiture en ville et ont de multiples activités bénévoles et responsables. Leurs revenus très confortables en font des clients fidèles des activités culturelles et des agences de voyage. De leur ville, ils connaissent son histoire, sa croissance, ses coins cachés, ses aménagements. Bien qu'habitants des beaux quartiers, ils aiment en montrer d'autres aspects historiques, moins connus, moins spectaculaires. Animées par une belle conscience citoyenne, une civilité urbaine active, ces personnes ressources, qui seraient utiles aux aménageurs urbains, regrettent de n'être jamais entendues ni consultées.

Les *nouvelles femmes mobiles*. Une figure de femmes vieillissantes mais mobiles apparaît en milieu urbain. Instruites, actives il y a peu, motorisées, autonomes, jouissant de revenus certes peu importants mais suffisants, ces femmes souvent divorcées, avec de grands enfants, sont

relativement nombreuses. Elles fréquentent assidûment les lieux culturels et les activités offertes par la ville : concerts, conférences, expositions. Elles aiment regarder mais également apprendre (les langues étrangères, la musique, les arts). Si elles s'intéressent aux grandes religions ou aux philosophies anciennes, elles cherchent aussi à bien vieillir dans leur corps. Sillonnant et animant la ville, cette nouvelle figure de femmes urbaines apporte elle aussi une autre dimension à l'espace public. Parmi elles, on retrouve plusieurs grands-mères.

TRANSFORMATIONS DU RAPPORT SOCIAL ENTRE GÉNÉRATIONS

Quand les femmes ont conquis des droits civils et civiques, un salaire et ont cessé de vivre chez leurs enfants ou avec eux chez elles, une nouvelle génération de grands-mères est née. Elle diffère sur plus d'un trait de la figure sociologique de la femme grand-mère d'hier qui renvoyait l'image d'une vieille femme discrète, peu réclamante, acceptant son sort de dominée par sa fille. Les films d'Éliane Victor, de *Mères en filles*, tournées au milieu des années 1960 dans le Bassin du Nord de la France, nous ont donné une représentation particulièrement convaincante de l'univers de ces générations familiales de femmes. En France, il y aurait aujourd'hui entre 9 et 10 millions de grands-mères tous âges confondus. Une Française sur deux devient grand mère avant 52 ans, avec encore une belle carrière de femme devant elle, puisque 91 % des Françaises atteignent 60 ans sans problème (leurs mères n'y parvenaient pas une fois sur deux).

Au cœur du rapport social entre générations émerge donc une figure sociologique de jeunes grands-mères très nouvelle. Autonome par sa santé, ses revenus, sa maison, son instruction et son indépendance, elle est pourtant au carrefour et aux prises avec trois générations de femmes, sa mère ou sa belle-mère, ses filles et ses petites-filles (ou petits-fils). Présente dans tous les pays anciennement industrialisés, dès les années 1980, cette génération de grands-mères ressources, capables en effet de répondre à toutes les sollicitations familiales, a été baptisée génération carrefour, pivot ou encore inoxydable. Récemment sollicitées par leur

mère âgée, après l'avoir été longtemps par leurs filles actives pour alléger les frais de garde ou suppléer aux services manquants, puisque presque tous les États européens, à l'exception des pays scandinaves, se sont progressivement désengagés d'une véritable politique de soutien aux familles pour la garde et l'éducation des petits, ces grands-mères ressources sont maintenant sollicitées par leurs petits-enfants.

De quels échanges de services s'agit-il ? Les échanges et les aides abondamment étudiées sous forme d'argent et de service, entre hommes, s'établissent d'une autre manière entre mères et filles, moins fréquemment entre belles-mères et belles-filles, et moins encore entre mères et fils ou belles-mères et gendres. Entre femmes, il s'agit de services aux personnes, proches du corps : entretien, garde, soins, services ménagers. Les échanges sont d'autant plus fréquents, facilités et gratifiants que les modes de vie s'apparentent, faute de quoi on assiste à des tensions, voire à des ruptures au sein des générations familiales ou encore plus récemment à des recompositions des transactions. On voit se manifester depuis quelques années des résistances de la part de femmes à la retraite qui ne veulent plus céder à l'obligation tacite du don contre-don, notamment de mères en filles (Bloch et Buisson, 1991). Elles cherchent à introduire une nouvelle économie dans la circulation des échanges entre parents et enfants.

Peu d'études sociologiques portent sur les transactions symboliques ou encore sur la « tonalité des relations » entre parents, enfants et grands-parents, du moins en France. Des négociations de services, de temps consacré aux petits-enfants, des transactions de toute nature, ont peu à peu remplacé les allant de soi de la « dette entre les générations », surtout entre femmes, et de mères en filles. Le « crédit » des mères envers leurs filles, noté par Olivier Schwartz (1990), a perdu de son évidence, d'autant qu'il ne s'inscrit plus dans une situation pérenne qui servait en quelque sorte d'équivalent référentiel. On est ainsi passé d'une économie du don contre-don à une économie de la négociation ou à des conventions. Ces changements dans l'économie des échanges entre générations familiales ont mis au jour un rapport social de générations, longtemps masqué par les liens affectifs. Il s'agit d'un rapport social encore mal étudié comme

tel, structurel mais capable lui aussi de flexibilité et d'articulation avec d'autres rapports sociaux, notamment de sexe et de milieux sociaux.

La « règle » instituée du rapport entre générations est aujourd'hui subie de plein fouet par les nouvelles grands-mères. Aussi essaient-elles de l'aménager en fonction des contraintes de situation et de leur besoin d'autonomie. Elles parviennent à sortir d'une simple résistance passive, comme l'ont fait certaines, en exprimant leur souhait qui consiste à faire autrement et en connaissance de cause, afin que les services rendus soient visibles mais surtout négociés. Se refusant à n'être que des grands-mères gardiennes ou ressources, elles cherchent à établir des liens de découverte, de transmission ludique avec leurs petits-enfants, à être entièrement responsables d'eux durant quelques jours afin de vivre avec l'enfant une situation créative pour les deux, sans avoir à rendre des comptes, comme dans les rapports familiaux d'hier. Les rapports avec leur mère très âgée demeurent par contre plus difficiles à transformer. La dette pèse lourd sur certaines jeunes retraitées qui doivent non seulement s'occuper de leur propre mère mais bien souvent aussi de celle de leur conjoint. L'attente de reconnaissance empoisonne les relations, allant jusqu'à perturber l'état de santé.

Une nouvelle figure sociologique de femme grand-mère, construite sur l'expérience de l'autonomie et la volonté de conscience, manifeste un changement dans les rapports sociaux entre générations familiales et intrasexes, annonciateur, peut-être, d'une transformation vers plus de démocratie dans la sphère privée. Combinant habilement respect, responsabilité et générosité, ces jeunes grands-mères apprennent à « travailler » la relation à leurs proches, parents, conjoint, mais surtout enfants et petits-enfants, d'où leurs fréquents recours aux thérapies relationnelles. L'idée de la nécessité de la parole, de l'écoute au bon moment leur paraît le secret de la bonne relation entre la grand-mère et le petit-enfant, installée dans une temporalité plus souple, permettant une disponibilité qu'elles n'avaient pas hier avec leurs propres enfants. Elles apprennent aussi la discrétion afin de prévenir la susceptibilité de l'entourage, notamment de leur propre fille.

Ces grands-mères d'un nouveau genre revendiquent alors le droit d'être déliées pour mieux se relier, d'être libres pour mieux donner. Leur

mobilité s'étend de la ville à la terre entière. Elles voyagent avec leurs petits-enfants, certaines en camping, car, conscientes aussi que ce temps ne peut durer. Nous en avons rencontrées de plus modestes qui circulent à pied dans les interstices de la ville, faisant découvrir à l'enfant les douceurs de l'espace urbain sauvegardé, se rendant dans les jardins publics, empruntant des parcours discrets et calmes émaillés par la joie des souvenirs, ouvrant ainsi l'enfant à l'observation tranquille des plantes et des choses.

À l'égard de leurs vieux parents, les hommes jeunes retraités semblent curieusement avoir moins de devoirs, peu de dettes. Ou ces devoirs sont d'une autre nature. Ils s'en acquittent en argent, en services exceptionnels et ponctuels, évitant ainsi une disponibilité plus contraignante, contournant toujours la demande de soins du corps qui exigent assiduité et proximité physique. À l'égard de leurs petits-enfants, les nouveaux grands-pères sont eux aussi plus inventifs, cherchant davantage à transmettre leur savoir et surtout autrement qu'ils ne l'ont fait avec leurs propres enfants.

Des comparaisons internationales concernant les pratiques matérielles et symboliques entre les générations masculines et féminines et croisées feraient certes avancer la connaissance de la diversité culturelle occidentale et de ses changements ; elles permettraient en outre de faire progresser la théorie des rapports sociaux et celle de leur imbrication dynamique.

* * *

La génération des jeunes retraités est historique, car elle a contribué aux grandes transformations des sociétés occidentales de l'après-guerre. Différente sur bien des points de celles qui la précèdent, elle est à l'étroit sous l'étiquette « personnes âgées ». Cet étiquetage est une habitude tenace des organismes et des discours officiels qui témoigne de l'existence d'un présupposé sur l'âge qui tend à négliger les transformations sociales, démographiques et culturelles des sociétés occidentales, et correspond à une vision de la société et de son histoire volontiers coupée de l'action de ses acteurs.

Génération historique, elle inaugure par ses limites temporelles un nouvel âge de la vie, un âge intervalle entre la période d'activité

professionnelle et le vieillissement. La diversité de ses pratiques, de ses valeurs, appuyée sur une puissante dynamique des acquis sociaux et civiques, témoigne d'une transformation dans les rapports entre hommes et femmes et dans les rapports entre générations familiales.

Sur les femmes converge une succession de conquêtes qui rend leur génération singulière, bien qu'assortie d'un travail de mémoire négligé. Les femmes elles-mêmes sont souvent peu disposées à reconnaître que les luttes intenses et répétées d'autres femmes sur plus d'un siècle ont pesé lourdement dans ces changements, toujours fragiles. La conquête par les femmes du droit à la ville, à l'espace, au-dehors, au monde – fait encore peu souligné –, constitue pourtant le dernier acquis de cette génération de citoyennes. Elle est nommée génération des « jeunes retraitées », car elle condense un siècle de droits, d'instruction, d'emploi, d'indépendance économique, politique, de maîtrise de la fécondité et de la santé, enfin de mobilité et de déplacement libres.

Une autre figure de femme grand-mère émerge alors, novatrice de liens familiaux et extrafamiliaux enrichis, ouverts, où transmettre le meilleur de soi dans des rapports déliés, par des échanges négociés avec les ascendants et les descendants. Le lent et difficile travail commencé par les femmes et les hommes de cette génération pour la démocratisation de l'espace domestique passe nécessairement par une transformation des rapports sociaux de sexe, intrasexes et entre générations. Accompagnées par tous, ces nouvelles relations inaugurerait-elles une entrée différente du politique dans la sphère familiale ?

BIBLIOGRAPHIE

- BLOCH, Françoise, et Monique BUISSON (1991), « Du don à la dette. La construction du lien social familial », *Revue du MAUSS*, n° 11, p. 54-71.
- HAICAULT, Monique (2000), *L'expérience sociale du quotidien. Corps, espace, temps*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- HAICAULT, Monique, et Sylvie MAZZELA (1997), *La ville en mouvement : pluri-mobilité des retraités*, Aix-en-Provence, LEST CNRS.
- SCHWARTZ, Olivier (1990), *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, Presses universitaires de France.